

François Latraverse, *La pragmatique : histoire et critique*,
Bruxelles, Mardaga, 1987, 267 p.

Daniel Laurier

Volume 16, numéro 2, automne 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027098ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027098ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laurier, D. (1989). Compte rendu de [François Latraverse, *La pragmatique : histoire et critique*, Bruxelles, Mardaga, 1987, 267 p.] *Philosophiques*, 16(2), 446–450. <https://doi.org/10.7202/027098ar>

FRANÇOIS LATRAVERSE, *La pragmatique : histoire et critique*, Bruxelles, Mardaga, 1987, 267 p.

par Daniel Laurier

Chacun sait que le terme « pragmatique » a été mis en circulation par Charles Morris en 1938 pour désigner une discipline sémiotique complémentaire de la syntaxe et de la sémantique, et que malgré tous les efforts déployés, surtout dans les années 1970, pour lui donner une identité, la pragmatique n'a jamais réussi à se constituer en une véritable « discipline ». Latraverse se propose ici de relater quelques-uns des avatars qui ont marqué l'histoire récente des tentatives de « constitution » de la pragmatique, pour en faire ensuite une sorte d'autopsie. Il en ressort apparemment que de la pragmatique, comme de la rose, nous n'avons que le nom ; et Latraverse est bien forcé d'admettre, au moment de conclure, que « pour une part, ce que cette enquête a traqué est un mot » (p. 251). Mais s'il y a des mots qui méritent d'être ainsi « traqués », Latraverse ne parvient malheureusement pas à nous convaincre que le mot « pragmatique » est de ceux-là. Il n'ignore pourtant pas que la question de la nature de la pragmatique n'a d'intérêt que dans la mesure où elle renvoie à celle des conditions de possibilité d'une théorie générale du langage (p. 18), mais faute de donner suite à cette déclaration de principe et de mettre en perspective les diverses conceptions de la pragmatique qu'il examine, son essai reste assez rhapsodique et désolant.

Dans un court chapitre destiné à introduire la question de la délimitation et de l'organisation interne de la pragmatique (où il n'est cependant guère question d'« organisation »), l'auteur rappelle comment le domaine présumé de la pragmatique n'a généralement été conçu que de manière négative, par opposition à celui de la sémantique, et met l'engouement récent pour la pragmatique sur le compte d'une méfiance grandissante à l'égard d'une « limitation du langage à une fonction représentationnelle » (p. 19). Cela aurait sans doute dû l'amener à discuter sérieusement, dans la suite de son ouvrage, des fondements de la sémantique et de l'opportunité de la compléter d'une pragmatique, et à expliciter ce qu'il entend par « fonction représentationnelle » (car il est loin d'aller de soi que la sémantique soit conceptuellement liée à une notion de représentation particulière). On ne trouve au lieu de cela qu'une succession d'exposés descriptifs agrémentés de commentaires peu éclairants, et l'idée que le besoin d'une pragmatique serait né des « insuffisances de la représentation ». Latraverse distingue ici entre une acception large, selon laquelle la pragmatique engloberait tous les aspects des relations entre les signes et leurs utilisateurs (et donc notamment la sociolinguistique, la psycholinguistique, la théorie de la communication, etc.) et une acception étroite selon laquelle elle devrait s'occuper exclusivement de problèmes qui « ont à voir avec une théorie du sens » (p. 26). Il rappelle ensuite comment Searle, Kiefer et Bierwisch (1980) répartissent les partisans d'une acception étroite en trois grandes catégories selon qu'ils appartiennent à la tradition de la sémiotique formelle (Carnap, Montague), à celle de la linguistique générative (Chomsky, Katz) ou à celle de la philosophie « du langage ordinaire »

(Wittgenstein, Searle). Ces différentes manières de concevoir la pragmatique auraient en commun, selon Latraverse, de « pourvoir la pragmatique d'objets propres », ce qui suggérerait que la question de la délimitation de la pragmatique pourrait être réglée par la répartition des phénomènes langagiers en deux classes. Mais Latraverse semble récuser cette manière de poser le problème quand il écrit (p. 36) qu'il ne va pas de soi que la pragmatique « doive revendiquer un caractère de théorie disposant d'objets spécifiques, considérés comme pragmatiques sans autre forme de procès ».

Si je comprends bien l'esprit de ce premier chapitre, Latraverse déclare ici vouloir montrer que si ce qu'il appelle « l'intuition pragmatique » (qui serait fondée sur la reconnaissance de l'indexicalité et de la performativité dans le langage) est bien légitime, il ne s'en suit nullement qu'on puisse en rendre compte au moyen d'une théorie spécifique portant sur des objets ou des phénomènes spécifiques. Il suggère en d'autres termes que le mot « pragmatique » « peut aussi être utilisé comme un prédicat de théorie » (p. 36) plutôt que comme un prédicat d'objet, et que « cette théorie n'est pas nécessairement pragmatique » (p. 36). Il suffirait pour dissiper cette contradiction (qualifiée d'« apparente ») de distinguer entre « des théories qui seraient d'emblée pragmatiques (dont le concept est problématique) [et des] théories du sens qui se donneraient une orientation pragmatique, en faisant sa place à cela qui alimente l'intuition pragmatique, mais qu'elles sont incapables de saisir directement » (p. 36). Ces quelques citations dissimulent mal le caractère passablement flou des vues de l'auteur sur le sort qui doit être réservé à la pragmatique. Latraverse n'explique pas, en effet, comment le mot « pragmatique » peut être à la fois un prédicat de théorie, d'orientation théorique et d'intuition ; et ce n'est qu'en page 243 (chap. 7) qu'on apprend qu'une théorie qui se donne une orientation pragmatique « est une théorie dont les objets sont traités en faisant une place aux conditions d'existence qu'ils trouvent dans la pratique du langage et non une théorie qui a pour objet ces conditions d'existence elles-mêmes ». Certes, il est assez facile de comprendre qu'il envisage ici une théorie du sens qui ne se composerait pas d'une pragmatique et d'une sémantique, conçues comme deux composantes distinctes et contiguës. Mais outre le fait qu'il ne formule aucune proposition positive (si ce n'est celle d'invoquer la notion de jeu de langage), on est troublé de voir qu'il semble reconnaître la spécificité des phénomènes pragmatiques (« cela qui alimente l'intuition pragmatique ») dans le mouvement même où il la récuse. Or s'il y a des phénomènes qui alimentent « l'intuition pragmatique », pourquoi la pragmatique ne serait-elle pas simplement cette partie de la théorie du sens qui leur fait une place ? (Cette partie pourrait même, éventuellement, être coextensive à la théorie elle-même). La position de Latraverse ne serait donc, au mieux, qu'une variante de celle dont il prétend se démarquer.

On jugera peut-être que je suis exagérément sévère ; il ne s'agit jusqu'ici que du premier chapitre et on est en droit de s'attendre à ce que Latraverse développe et explicite sa position dans le corps de l'ouvrage. Il n'y revient en réalité, de manière oblique, que dans le 7^e et dernier chapitre. Le reste du livre

se compose d'une suite d'études « historiques » où sont présentés la sémiotique de Peirce et de Morris (chap. 2), celle de Carnap et de Reichenbach (chap. 3), la pragmatique formelle de Montague et Cie (chap. 4), quelques aspects de la querelle de la sémantique générative (chap. 5), les attitudes respectives de Katz et de Searle eu égard à la notion de contexte (chap. 6). Ces études sont généralement assez fiables, sur le plan descriptif, mais elles se limitent souvent à un corpus relativement réduit (*Foundations of the Theory of Signs* de Morris, quatre ou cinq articles mineurs de Carnap, la dernière partie des *Elements of Symbolic Logic* de Reichenbach, un chapitre de *Illocutionary Force and Propositional Structure* de Katz, un article de Searle.) Chacune peut être lue indépendamment des autres, bien qu'elles soient apparemment organisées de manière à correspondre, approximativement, à la conception large de la pragmatique (chap. 2-3) et à chacune des trois traditions qui partagent une conception étroite (le chap. 4 pour la sémiotique formelle, le chap. 5 pour la linguistique générative, une partie du chapitre 6 pour la philosophie du « langage ordinaire », qui est aussi abordée au chap. 7, sous sa forme wittgensteinienne).

De la riche sémiotique de Peirce, Latraverse ne retient que les éléments les mieux connus et les plus généraux et il est loin d'être clair que sa présentation contribue de quelque manière à éclairer les conceptions de Morris (qui, bien qu'inspirées de celles de Peirce, ne les présupposent nullement). Il était inévitable, dans un ouvrage de ce genre, qu'une place considérable soit réservée à Morris et Carnap (et si celle occupée par Reichenbach peut surprendre, Latraverse ne fait ici que réparer une injustice en lui consacrant quelques pages). Mais j'aurais cru tout aussi inévitable qu'une place au moins égale soit accordée à des auteurs tels que Austin, Grice, Strawson et Searle, qui ont considérablement contribué à la formation de l'idée que nous avons aujourd'hui du domaine de la pragmatique. Les distinctions fondamentales d'Austin ne sont pas examinées, la notion gricéenne d'implicature est ignorée, celle de présupposition à peine mentionnée, et de Searle, seul son essai sur le sens littéral reçoit un peu d'attention. Il est vrai qu'à l'exception de Searle, ces auteurs ne se préoccupent guère de savoir s'ils font ou non de la « pragmatique », mais cela ne saurait expliquer leur mise à l'écart, puisque cela vaut aussi pour Wittgenstein, qui fournit pourtant l'inspiration et la matière du chap. 7. Il semblerait plutôt qu'on doive voir la raison de cet « oubli » dans la méfiance de Latraverse, qu'il croit tenir de Wittgenstein, à l'égard du mentalisme. Il se peut que cette méfiance soit justifiée, mais il n'empêche que Latraverse a raté ici une chance de traiter une véritable question philosophique. D'autre part, il n'est pas clair du tout que le mentalisme ici concerné soit celui que visait Wittgenstein.

Ce livre est donc entièrement dominé par le chapitre 7, qui doit en toute logique en contenir toute la substance philosophique. Latraverse y confirme que le problème qu'il se pose est celui de « savoir si le mot "pragmatique" est un prédicat de théorie ou un prédicat d'objet » (p. 218) et que c'est de « la perspective que la notion de jeu de langage articule » que doit venir la solution. La notion de jeu de langage permettrait en effet de « maintenir une

position prudente en matière d'ontologie, dans le lieu même où la pragmatique est tentée d'invoquer une réalité particulière pour assurer sa distinctivité, lorsque par exemple, un vocabulaire d'états intentionnels est invoqué pour nommer une réalité qui expliquerait le fonctionnement du langage » (p. 218) Latraverse énonce alors cinq « thèses », qui résument sa position (p. 218-219) :

- 1) que les jeux de langage, dans lesquels on peut voir une formulation du contexte, ne sont pas et ne peuvent être des objets qui viendraient renouveler un élémentarisme qui continuerait de fournir à la relation sémantique le pôle de sa dénotation ;
- 2) qu'une approche qui fait appel à cette notion se donne une orientation pragmatique mais ne capture aucun objet qui serait indépendant du geste qui le pose : ces objets se constituent dans les jeux de langage et la construction d'une théorie est elle aussi un jeu de langage ;
- 3) qu'aucun jeu de langage n'est en relation de rationalisation ou de régulation par rapport à un autre jeu de langage : il n'existe pas à cet égard de « méta-jeux de langage » ;
- 4) que les relations qu'une théorie sémantique (des langues naturelles) reconnaît comme ses objets centraux doivent être rapportées aux jeux de langage dans lesquels elles sont tissées : toute relation sémantique est relative à un jeu de langage ;
- 5) que la notion de jeu de langage est une des seules à ne s'établir exclusivement ni à une extrémité ni à l'autre de la relation de signification, de sorte qu'elle satisfait au réquisit fondamental d'une notion pragmatique, qui est de se situer à l'extérieur du schéma correspondantiste.

Au lieu de défendre et d'explicitier ensuite la position ainsi esquissée, Latraverse se contente malheureusement d'une apologie de Wittgenstein.

Il n'a pas de mal à montrer que chacune des principales interprétations de la notion de jeu de langage (ou de la notion voisine de forme de vie) permet de la « rapprocher » d'une des « tendances » de la pragmatique contemporaine. Cette notion présenterait cependant l'« avantage » de rester neutre « tant quant à un quelconque engagement psychologique que quant à son établissement exclusif sur l'un ou l'autre des pôles de la relation de signification » (p. 223-224). Cela signifie sans doute que la notion de jeu de langage ne présuppose pas l'existence de processus ou d'états mentaux qui accompagneraient ou expliqueraient le fonctionnement du langage, et qu'elle ne désigne ni un aspect de la représentation ni un aspect de ce qui est représenté. Elle aurait ainsi une valeur « fondationnelle » que je suis tout disposé à lui reconnaître, ce qui n'implique cependant pas qu'elle permette de faire l'économie des phénomènes mentaux ou des représentations. D'autre part, les « rapprochements » auxquels Latraverse nous invite permettent peut-être de conclure que chacune des « tendances » de la pragmatique contemporaine peut être comprise de manière à bénéficier du même avantage.

Latraverse adoucit quelque peu la position de Wittgenstein en concédant que rien ne s'oppose à ce qu'on puisse caractériser *des* jeux de langage (sans jamais pouvoir, cependant, en systématiser la totalité). L'idée se dégage donc finalement que la pragmatique (si on peut encore parler d'une pragmatique) ne serait rien d'autre qu'une « théorie » des jeux de langage, ce qui n'est guère compromettant compte tenu de la malléabilité de la notion de jeu de langage. On peut bien aussi admettre que « le compte rendu des divers jeux de langage correspond lui-même à un jeu de langage » (p. 236). Latraverse ne donne par contre aucune raison de croire qu'un tel compte rendu « ne peut prétendre avoir, quant à ses « jeux de langage-objets » une position de rationalisation ou de régulation » (p. 236). Bien que je n'aie sur ce point aucune conviction, je suis étonné de la désinvolture avec laquelle Latraverse expédie cette question si vaste et si fondamentale. Il n'est d'ailleurs guère moins expéditif lorsqu'il insiste sur la nécessité de considérer les états psychologiques qu'on pourrait être tentés d'invoquer pour expliquer les relations sémantiques comme « des corrélats anthropologiques de la saisie du langage dans une perspective d'action » (p. 239) plutôt que comme des « existants ».

Il n'en reste pas moins que le point de vue de Latraverse sur la pragmatique est tout à fait intéressant (puisque c'est en grande partie celui de Wittgenstein), et on ne peut que regretter qu'il n'ait pas su l'articuler et le motiver de manière convaincante ou originale. Il est aussi regrettable que ses conclusions fassent apparaître la plus grande partie de ce qui précède comme une entreprise plutôt futile.

*Département de philosophie
Université de Montréal*

RÉFÉRENCE

SEARLE J.R., F. KIEFER et M. BIERWISCH, eds. (1980) : *Speech Act Theory and Pragmatics*, Dordrecht, Reidel.

* * *